

A propos de « Premières volontés » :

« Curiosité du moment : un auteur de vingt-deux ans qui publie son premier roman et qui n'est pas un enfant de Président de la République. A la première page, le narrateur, qui a onze ans à l'époque, trouve son père pendu. Ce sont des choses qui vous secouent. Le livre est comme une lettre d'amour à retardement. Le jeune homme se cogne contre les vitres, reconstitue par scènes brèves, somnambuliques, la vie de ce Paul qui, lui aussi, a été adolescent. Il se heurte à sa mère, coupable, coincée, qui avait divorcé et s'était remariée. Il téléphone à une ancienne maîtresse de son père, part pour Lisbonne rejoindre une certaine Mathilde. A coups de phrases sèches, pointues, définitives, Alexandre Lacroix trace le portrait d'un adulte faible et attachant, qu'il a fini par comprendre. Ce père qui « *ne craignait pas que le sol manque sous ses pieds* », qui sentait l'eau de Cologne, écoutait Bach et buvait trop de bourgogne. On a envie de saluer l'apparition de ce talent comme on avait accueilli les débuts de Modiano : avec stupeur et enthousiasme. Les formules crépitent : « *Le ciel n'a rien à dire* », « *J'ai perdu le nord de mon cœur* », « *Nous pouvions marcher dans n'importe quel hiver* ». Lacroix écrit à l'encre violente. Il y a dans ces pages une vraie souffrance, une urgence qui saute aux yeux. Cela fouette le sang. »

Eric Neuhoff, *Madame Figaro*, 18 avril 1998

« L'épigraphe empruntée à René Crevel au seuil du premier roman d'Alexandre Lacroix indique d'emblée la similitude tragique qui a marqué deux enfances : celles de l'auteur de « Mon corps et moi » et de celui de « Premières volontés ». L'auteur, vingt-deux ans, part du terrible constat enregistré quand il en avait onze : son père s'est pendu, comme celui de Crevel. Au fil d'une narration rapide, de mises en cause lapidaires en aveux esquissés, il va retracer le parcours chaotique de ce père brillant mais trop absent, frénétique, violent, alcoolique, que a désespérance entraînera jusqu'à un internement psychiatrique provisoire. Ceux qui l'ont connu peuvent-ils en témoigner ? Peu ou mal. Mais l'une de ses maîtresses observera lucidement : « *Il ne supportait pas le décalage entre la pensée et la vie.* » Nul n'a su le détourner d'une fatale dérive, ni l'enfant qui partagea avec lui de rares moments privilégiés ni une épouse qui le quittera, lui et sa « *passion suicidaire* », pour un autre homme et le bien-être. Ce père absent a fait peser une lourde tutelle sur son fils : « *J'ai la conviction, encore obscure, qu'il est entré en moi, qu'il dirige en secret mes pensées, me maintient en éveil, ou bien qu'il me rend malade à sa guise.* » Au terme de ce rituel du « re-souvenir » et des interrogations sans réponse qui est surtout un âpre chant d'amour, le disparu aura trouvé sa place dans l'existence de son enfant qui, en allant retrouver Mathilde à Lisbonne après qu'ils se sont séparés, s'appliquera à vivre, sans trahir ni oublier, pour lui-même... »

Récit de fièvre sèche, mené avec une hâte rageuse et à coups de froids abattements, tenu dans son parcours par un rythme haletant et court, trop systématique parfois, Premières volontés distille un pouvoir d'émotion aigu. »

Pierre Kyria, *Le Monde des Livres*, 2 mai 1998

